

FEUILLETON DU "SAMEDI", 27 AVRIL 1901 (1)

Marie - Jeanne

OU LA FEMME DU PEUPLE

TROISIÈME PARTIE

Deux crimes

CHAPITRE XV. — SUPRÊME DÉSESPOIR

(Suite)

Au bruit qu'elle avait fait, les visiteurs s'acharnèrent à frapper à coups redoublés.

L'un d'eux, élevant la voix, disait à l'autre :

— Je te répète, Marguerite, qu'elle y est ; je l'ai entendue remuer une chaise.

— Marie - Jeanne, ouvre-nous !... C'est moi, ta cousine Marguerite, et Berlinguet, ton cousin...

Elle répéta :

— Ouvrez donc, puisque nous savons que tu es là.

« Marie, nous t'apportons une bonne nouvelle... oui, une bonne nouvelle qui te fera bien plaisir, encore plus pour ton petit Charles que pour toi !... »

A ces mots qui, prononcés à haute voix, arrivèrent jusqu'à elle, Marie-Jeanne eut conscience que c'était un secours inespéré, providentiel qui lui arrivait.

Une heureuse nouvelle pour son fils ! avait-on dit.

Ces mots résonnèrent à son oreille comme la trompette du jugement dernier...

— Pour mon fils ! répétait-elle mentalement... pour mon fils ! et par un effort suprême elle tenta de se lever, et d'aller ouvrir.

Elle essayait de parler, de crier...

Et sa voix expirait sur ses lèvres.

Elle parvint cependant, après des efforts inouïs, à se redresser...

Mais en vain voulut-elle se diriger vers la porte...

Son corps chancela.

Saisie de vertige, elle étendit les bras pour trouver un appui...

Ses mains s'agitaient dans le vide...

Elle s'élança, croyant prendre un élan qui lui permettrait d'arriver jusqu'à la porte...

Elle perdit l'équilibre et roula à terre.

Le bruit sourd de son corps frappant le carreau, fit dresser l'oreille à Berlinguet.

Se courbant, il voulut regarder par le trou de la serrure.

Et se relevant aussitôt ;

— La serrure est bouchée avec du papier ! s'écria-t-il.

— Il y a aussi du papier dans cette fente ; tiens, regarde... là !... ajouta Marguerite, en passant ses ciseaux de maraîchère dans l'ouverture qu'elle avait indiquée.

Mais déjà Berlinguet avait tiré son couteau et en poussait la lame dans le trou de la serrure.

Puis y collant de nouveau son oeil :

— Je la vois... elle est étendue de tout son long...

Et se redressant tout à coup :

— Ça sent le charbon !...

— Ah ! la malheureuse ! exclama Marguerite... Elle s'est tuée !...

— Elle n'est peut-être pas morte !... Il faut la sauver !... répondit Berlinguet, dont la voix tremblait d'émotion.

— Nous ne pourrions pas enfoncer la porte !... dit Marguerite, qui s'appuyait et poussait de toutes ses forces...

— Comment faire ? prononça Berlinguet en regardant partout sur le carré, afin de voir s'il n'y aurait pas moyen de pénétrer dans la mansarde autrement que par cette porte qui résistait à tous les efforts de Marguerite.

— Il y a la fenêtre ! s'écria-t-il d'un ton de triomphe.

— Mais comment y arriver ?...

— Ça n'est pas facile ; mais je vas essayer tout de même... Nous ne pouvons pas abandonner cette pauvre Marie, sans faire tout le possible pour la sauver, s'il en est temps encore.

Le brave garçon se hissa sur l'appui d'une fenêtre qui donnait du jour sur le carré.

En marchant sur un tuyau de gouttière, on pouvait, non sans danger toutefois, arriver jusqu'à la croisée du logement de Marie Jeanne.

— Il n'y a pas à hésiter ! dit Berlinguet. Il faut y aller quand même. A la grâce de Dieu !

Et s'accrochant d'une main au rebord du toit, il mit un pied sur le tuyau, puis avec mille précautions il avança l'autre pied.

Alors, après s'être arrêté pendant quelques secondes afin d'assurer son équilibre, il continua d'avancer un pied après que l'autre eut été bien posé d'aplomb.

Marguerite, le cou tendu, assistait, tremblante de terreur, à cette gymnastique périlleuse.

Elle n'osait prononcer un mot, de peur de distraire son mari dans cette marche au-dessus du vide.

Chaque seconde lui paraissait un siècle.

Elle était épouvantée à la pensée que le temps qui s'écoulait enlevait un peu de l'espoir qu'on pouvait avoir de sauver Marie-Jeanne.

Berlinguet, après des efforts inouïs, était arrivé jusqu'à la fenêtre et brusquement, tandis qu'il se tenait solidement cramponné d'une main, il faisait, d'un coup de coude, voler un vitre en éclats.

Puis, sans perdre un instant, vivement il passait le bras par l'ouverture qu'il venait de pratiquer, et faisait jouer l'espagnolette.

D'un bond, il s'est élancé dans la chambre et, courant à la porte, il l'ouvre toute grande afin de laisser péné-

trer le plus d'air possible dans la pièce saturée d'acide carbonique.

La cousine Marguerite s'est aussitôt précipitée pour relever Marie-Jeanne.

Et tandis que Berlinguet enlève tout le charbon du fourneau et l'éteint en le noyant d'eau, sa femme a réussi à placer sur ses genoux la pauvre créature qui ne donne plus signe de vie.

À son tour, Berlinguet veut essayer de ranimer Marie-Jeanne.

Il se penche sur le visage de l'infortunée et lui insuffle de l'air dans la bouche.

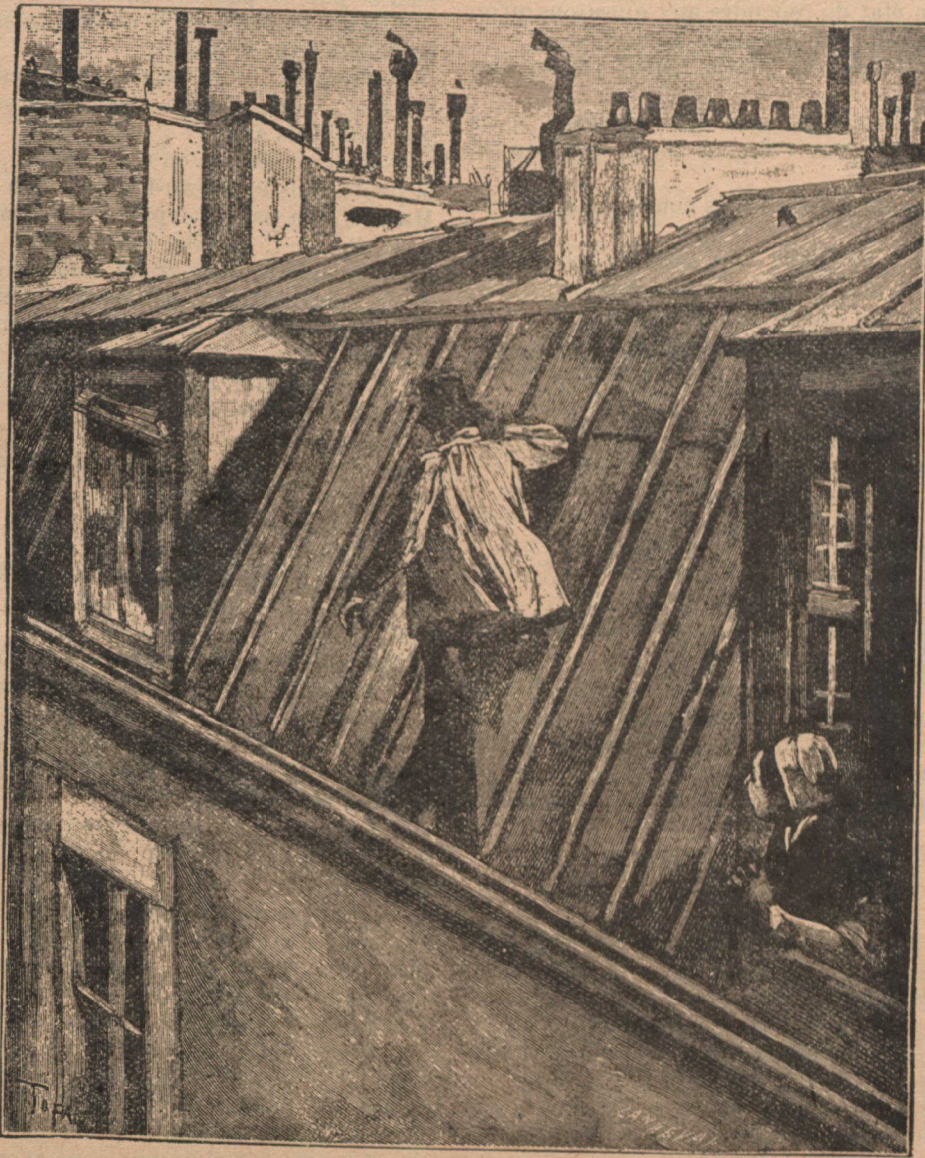
La cousine Marguerite parle de courir chercher un médecin, quand un long soupir s'échappe des lèvres de la patiente.

— Elle vit !... Elle vit ! exclame-t-elle dans un cri de joie.

— Et nous la sauverons ! ajoute Berlinguet en continuant de raviver de son souffle puissant les poumons de sa parente.

— Ma foi ! il n'était que tout juste temps que j'ouvre la fenêtre. Enfin, ça y est... la voilà sauvée !

En effet, à ce moment Marie-Jeanne entr'ouvrait les yeux, et son regard, encore vague, errait du visage de Marguerite à celui de Berlinguet.



Marguerite, le cou tendu, assistait, tremblante de terreur, à cette gymnastique périlleuse.

(1) Commencé dans le numéro du 22 décembre 1900.